

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PONCET

Notre enquête sur la jeune poésie française
(IIe série)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 26-30

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Notre enquête sur la jeune poésie française

(II^{me} Série)

Dans notre dernier numéro, nous avons mis un point final à d'enquête commencée autour du « Nocturne » de M. Georges Pastoure. Nos amis l'ont regretté, et plusieurs nous ont, avec insistance, demandé de revenir sur une décision qu'ils jugeaient regrettable. Nous cédon's volontiers à leurs instances et nous nous permettons, en ouvrant notre enquête, de faire quelques emprunts à leurs lettres qui sont du plus grand intérêt.

Quelqu'un nous écrit de Genève :

« Je trouve regrettable l'arrêt de l'enquête sur la jeune littérature, car l'on en aurait retiré certainement le plus grand bénéfice. C'est une chose qu'il faudrait pouvoir reprendre d'une façon ou de l'autre. »

Un ancien, actuellement professeur à l'Institut catholique de Paris se fait plus pressant encore et ajoute à ses regrets de voir finir l'enquête, une série de propositions des plus suggestives. Il ne nous en voudra pas, nous en sommes certains, de publier sa lettre « in-extenso ».

Paris, 4 mai 1927.

Monsieur le Rédacteur,

Le dernier numéro des « Echos » m'apporte une déception. C'est vous dire que j'avais vu briller une espérance. J'avais applaudi, en effet, à votre initiative d'interroger les amis de l'Abbaye de St-Maurice. N'était-ce pas secouer une certaine apathie intellectuelle, vaincre peut-être quelque timidité, donner l'occasion de dire sa pensée sur des sujets qui sont toujours d'actualité, continuer en quelque sorte l'œuvre commencée au Collège, mais ici avec la collaboration de tous, faire que ces « Echos » qui nous arrivent chaque mois soient ceux de toute la grande famille de St-Maurice. Et après cette enquête sur la

poésie, j'en apercevais une sur la musique ou l'architecture, sur la T. S. F., sur l'utilité et l'opportunité de tel projet de loi sociale ou économique, sur tel mouvement religieux, telle encyclique, et aussi, pourquoi pas, sur telle « règle » de grammaire ou de style, sur l'interprétation de tel passage essentiel d'un auteur, lu ou traduit au Collège... la matière semble inépuisable. Et tout ce beau programme serait compromis ? J'ai *peine* à le croire.

Votre pensée a été mal comprise ! Quelques opposants auraient été pris à partie de façon un peu brutale ? On aurait fait preuve de parti-pris, de malveillance même ? On aurait oublié la chose dont il s'agit pour parler d'autres choses ? Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Tout cela est humain, par trop. Il eût été facile de le prévoir ; il en sera toujours ainsi, vous diront les anciens.

L'habileté du rédacteur ne doit-elle pas consister précisément à épurer les réponses qu'il reçoit, à ne publier que ce qui a trait à la question posée, à laisser de côté tout ce qui est passion, personnalité et mesquinerie, à ne mettre en évidence que les idées, à montrer, malgré les oppositions qui, le plus souvent, ne sont qu'apparentes, ce qu'il peut y avoir de pensée commune et féconde.

Ne pas prendre les hommes tels qu'ils sont, c'est se condamner à ne jamais rien faire pour eux.

Je forme le désir que votre très intéressante idée ne soit pas enterrée.

Croyez bien, Monsieur le Chanoine, que toutes ces interrogations me sont dictées par le seul souci de dire à l'Abbaye mon souvenir reconnaissant.

* * *

Nous publierons, dans notre prochain numéro, les réponses reçues jusqu'au 1^{er} juin, nous réservant de supprimer tout ce que nous jugerons de nature à blesser les personnes ou à transformer en polémique ce qui est, et ne doit être qu'une intéressante enquête.

La Rédaction.

Paris, 17 avril

M. Pastoure, de qui je n'ai point lu, il faut l'avouer, le « Nocturne », incriminé, si ce n'en est la strophe citée dans le N° des « Echos » de mars, est trop malmené pour qu'il ne devienne pas un peu sympathique et n'inspire pas presque à un vieux solitaire le désir de connaître un jeune homme intéressant.

D'ailleurs, cette strophe ne me semble pas si mauvaise après tout.

Qu'il ait voulu simplement mystifier un peu, et fronder des gens dont les opinions arrêtées excèdent naturellement un esprit qui sait bien qu'il y a plus d'un point de vue, ou qu'il se soit ensuite légèrement piqué au jeu, c'est ce qu'on peut penser tour à tour, et ne se point trop engager. Comme il arrive la plupart du temps que l'on dépasse ses intentions, il se pourrait qu'un malin démon, celui qui vous pousse toujours à mettre de votre passion, et de votre vif propre, même dans un pastiche, vous amenant par là où vous ne voulez pas aller, et vous laissant ensuite stupéfait de vous-même et de votre audace, et « pas trop mal content après tout », il y aurait apparence qu'il convint de féliciter M. Pastoure, à la fois d'avoir le grand mérite d'être aussi fou et fougueux que nous le fûmes dans notre jeune génération, et s'ébrouant avec grâce, de se décharger des vieux bâts et des vieilles lunes ; et de le louer aussi pour cet autre mérite qui est d'avoir tout au moins fait quelque chose, de quoi il pourrait sortir quelque chose de bien, à moins que déjà, ce qui n'est pas évidemment facile à trancher, son nocturne en soi ne fût quelque chose de pas mal, qui approchât de la perfection.

Rhétô, dans le N° des « Echos » en question, donne la doctrine de l'Ecole, et ce qu'il dit, il fallait le dire, car cela est fort juste. — Cela n'empêche pas néanmoins qu'on ne peut point juger d'un genre aussi différent, qui est celui de M. Pastoure, au nom de règles qui ne valent plus pour lui. On dirait, en mathématique, que ces deux grandeurs ne se peuvent comparer, car elles sont d'un autre ordre ; et aux gosses on dit qu'il ne faut pas diviser des pommes par des poires.

Il est bien évident que la strophe du Nocturne, telle que je l'ai lue, peut inspirer de l'effroi à nos grands-pères,

qui jugent d'un style par un autre, d'un Claudel, d'un Valéry, par Corneille ou Victor Hugo — et aussi à nos grand-mères, qui n'auront certainement pas de tendresse pour la mouche et l'araignée. — Mais aussi faut-il reconnaître qu'ils ne connaissent qu'un genre de poésie, qui est le genre direct.

L'autre ne se peut comprendre et goûter que si l'on est initié ; comme on s'embarrasserait fort des manettes et commandes d'une auto, si l'on était pris dans son chou, et tout soudain mis au volant, — Le « lecteur de 1830 » pressent fort aimablement du reste que « certaines intelligences ne sont pas les premières venues ». Il est trop facile de déclarer telle chose bête et stupide. — On ne juge d'ailleurs bien que l'art où l'on s'est essayé. —

Il y aurait peut-être long à dire sur ce genre de poésie, et sa connexion avec les réelles transformations de la sensibilité moderne. Mais c'est trop long ; et d'ailleurs je suppose bien que deux ou trois doctrinaires parfaits viendront rétablir la vérité en pages dogmatiques, sur l'appel des « Echos » dans leur prochain numéro.

Enfin, tout ceci me fait regretter de n'avoir pas reçu le dernier numéro des « Echos » de février ; j'ai presque la curiosité du reste du « Nocturne » ; exactement comme si c'était très nouveau, ce genre de débat ; comme si la querelle des Anciens et des Modernes était d'aujourd'hui ; comme si l'équipe des décadents et vers-libristes du siècle dernier n'avait pas existé ; comme s'il n'y avait pas de chefs-œuvre chez Hugo, comme si Verlaine avait senti comme Corneille, comme si les psaumes de David étaient toujours d'une clarté profonde, et comme s'il n'y avait pas eu de tout temps, des grammairiens qui distinguent et épiluchent, des mystificateurs qui s'amusent ; et en fin de compte, des hommes de génie, qui emploient n'importe quelle formule et la rendent immortelle ; — ce qui d'ailleurs, n'a pas grande importance, les hommes de génie étant la plupart du temps très malheureux, durant leur vie, et s'imaginant que les deux ou trois siècles où l'on parlera d'eux compteront dans la suite des millions d'années.

Un Ancien.

N° VIII

Monsieur le Rédacteur,

Ose-t-on parler franchement ? Sommes-nous encore au temps de la liberté de la presse ? — Je ne sais pas, je ne crois pas.

Pendant je me permets de dire ouvertement mon avis sur le pseudo poème de Pastoure. C'est une simple fumisterie, celle d'un homme qui sait écrire et qui pour jouir de la vogue d'un anonymat, imite bêtement, le genre de nos braves cubistes contemporains. Je dis également que ce morceau ne traduit aucun thème poétique, et qu'il est dans l'incapacité de se faire comprendre de qui que ce soit.

Pour terminer, je tiens à manifester contre les réponses envoyées jusqu'ici, surtout contre la première, qui au lieu de jeter un éclat lumineux dans la « bouillabaisse » de Pastoure, ne fait que l'épaissir davantage.

Acceptez, Monsieur le Rédacteur, mes meilleures salutations.

L.

N° IX

Monsieur le Rédacteur,

Ne pensez-vous pas que la correction de la coquille « accroître » soit superflue et regrettable ?

Elle ne rend pas le texte plus fermé, elle l'éclaire, contre le gré du poète, sans doute. Or, dans ce genre d'ouvrages, tout rapport trop visible entre les mots rassure le lecteur, c'est-à-dire, dissipe les bienheureuses ténèbres où s'élaborent les rêves.

Le poème de M. Georges Pastoure était si parfait, si bien équilibré, que l'adjonction d'une phrase qui pourrait avoir un sens en rompt l'unité et déçoit du même coup ceux que réjouissait pleinement un tour de cette force. Le mieux est souvent l'ennemi du bien.

PSITTACUS.